

**PAGES**

**MANQUANTES**

LA

# SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

---

11<sup>ME</sup> ANNÉE. SAMEDI, 9 SEPTEMBRE 1893. VOL. XXII, No 10.

---

## SOMMAIRE :

I Seizième dimanche après la Pentecôte. — II Le tombeau de Marie. — III La rentrée des classes. — IV La reine des inscriptions chrétiennes. — V La Petite Sœur des Pauvres. — VI Les collèges classiques du diocèse de Montréal, le collège de Montréal, suite. — VII Avis. — VIII Chronique. — IX Aux prières.

---

## SEIZIEME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

« Jésus-Christ prend un repas chez les pharisiens et guérit un hydropique, (S. Luc, XIV. »)

I. La divine charité du Rédempteur se montre dans la bienveillance avec laquelle il accepte un repas chez des hommes dont il connaissait la secrète jalousie. Il n'ignorait pas que les pharisiens ne l'attiraient chez eux que pour épier ses paroles et ses actions. Néanmoins il se rend dans leur compagnie et ne refuse pas de s'asseoir à leur table. Grande leçon pour nous qui ne devons pas uniquement rechercher les personnes qui nous plaisent et sympathisent avec nous, mais qui devons nous faire tout à tous, et consentir même à vivre avec nos ennemis, si, par notre charité, nous pouvons les gagner à Dieu.

II. Considérons la tolérance de Jésus-Christ, au milieu des pharisiens. Cette tolérance s'applique aux personnes, mais non point aux doctrines. Notre Seigneur tolère avec longanimité des hommes frappés d'aveuglement ; il se rend parmi eux pour les instruire et les édifier ; mais il combat et confond leurs erreurs.

Tel est aussi l'esprit de l'Eglise catholique qui combat sans relâche le péché et l'hérésie, tout en se montrant indulgente et

charitable envers ceux qui en sont coupables ; tandis que, bien au contraire, les hérétiques tolèrent toutes les doctrines d'erreur, et ne sont intolérants que pour les hommes qui professent la vérité.

A l'exemple de Jésus-Christ, dans nos relations avec notre prochain, proposons-nous toujours quelque objet d'utilité ; et ainsi nous rendrons profitable même le temps de nos récréations où la vue d'une seule âme pieuse et régulière suffit parfois pour édifier toutes les autres.

---

## LE TOMBEAU DE MARIE

---

En suivant la route parcourue par le cortège funéraire qui conduisit au lieu de sa sépulture le corps de la Très Sainte Vierge, on se trouve à sortir de Jérusalem par la Porte-Orientale, et à traverser, un peu plus loin, le torrent du Cédron sur un misérable pont en pierres mal afferemies.

Appuyant ensuite sur la gauche, on aperçoit bientôt l'entrée de la grotte souterraine où le tombeau de Marie a été taillé à vif dans le roc. Ce vénérable sanctuaire, situé tout à côté du jardin de Gethsémani et proche de la caverne où Jésus versa une sueur de sang et d'eau, s'enfonce dans la partie la plus basse de la vallée de Josaphat.

D'architecture gothique, mutilée dans la plupart de ses ornements, blanchie par les orages et les chauds rayons du soleil, la lourde masse de l'église de l'Assomption présente un aspect grave et morne, dans le cadre grisonnant que lui dessinent des bouquets épars d'oliviers séculaires.

Deux arches concentriques décrivent leur courbe ogivale sur la façade qui est flanquée de contreforts romans et décorée de quatre colonnettes en marbre blanc. Une large porte avec fronton carré s'ouvre sous l'archivolte à nervures multipliées de l'arche inférieure.

On pénètre dans la Basilique par un escalier monumental de quarante-huit marches, mesurant quatorze pieds de largeur chacune. Presque à moitié chemin, en descendant, deux autels se dressent dans une excavation latérale ; ils ont été élevés sur les tombes de saint Joachim et de sainte Anne, le père et la mère de la Bienheureuse Vierge Marie. Deux degrés plus bas, sur la gauche, dans un second retrait, on voit encore deux autels, dédiés l'un à saint Joseph et l'autre au saint vieillard Siméon.

Arrivés au pied de l'escalier, les pèlerins s'arrêtent dans une chapelle de quatre-vingt-dix pieds de long sur vingt-quatre de large. Voutée en plein ceintre, cette chapelle a la forme d'une croix latine avec une abside demi-circulaire à chaque extrémité. A main gauche, un pauvre autel, propriété des Coptes schismatiques, est adossé contre les parois nus, humides et sombres. La surface entière de la voûte d'ailleurs est sans ornements et toute noircie par la fumée des centaines de lampes allumées aux jours de fête.

A droite de cette pièce, entaillée comme elle dans le massif rocheux, mais moins grande, une autre chapelle attire surtout l'attention et captive les cœurs.

Elle renferme le tombeau béni de la Très Sainte Mère de Dieu !

Un corridor qui compte environ quatre pieds et demi de hauteur y conduit les pèlerins en les forçant à courber la tête et les épaules. A la voûte et sur les côtés de ce passage des tapisseries moëlleuses sont suspendues.

Vis-à-vis la porte du couloir, au tiers environ de cette seconde chapelle, à trois pieds au-dessus du pavé, se trouve le vénérable cénotaphe. Une coupole écrasée, à peine visible, le recouvre. Il a été revêtu de plaques en marbre et transformé en table d'autel. Les murs environnants, dont le sépulcre est isolé de toutes parts, sont garnis de vieilles et lourdes tentures, d'ornements usés et défraîchis et de lampes qui brûlent jour et nuit, entretenues par les schismatiques et les musulmans, les seuls, hélas ! qui, depuis 1759, soient admis dans ce sanctuaire vénéré.

Transportons-nous par la pensée, auprès de cette couche funéraire, où le corps de Marie reposa jusqu'à l'heure glorieuse de son Assomption, et, jetons-nous à genoux, sur les dalles.

Prions la sainte Vierge de nous accorder la grâce demandée par tous ceux qui récitent l'Ave Maria : supplions-la de nous protéger au milieu des périls de la vie présente, mais surtout à l'instant si redoutable de la mort.

Oui, ô Marie, Mère de Dieu, vous dont la mort fut si douce, vous qui, à l'exemple de votre divin Fils, êtes sortie victorieuse du tombeau, pour prendre votre essor vers le séjour des éternelles béatitudes, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

---

## LA RENTREE DES CLASSES

---

Déjà terminées les vacances ! tel est le cri sorti du cœur et des lèvres de nombre d'enfants cette semaine. Cependant la raison reprend peu à peu ses droits et l'écolier studieux est le premier à reconnaître qu'il est temps de se remettre à l'étude, s'il veut s'instruire et faire de bonnes humanités. Cette sage résignation, nous voudrions qu'elle fût bien comprise et bien acceptée par la jeunesse de nos écoles.

Combien, en effet, devraient songer qu'ils sont vraiment bénis du ciel pour avoir, grâce à la situation de fortune de leurs parents, ou à la générosité d'institutions bienfaisantes, le bonheur de recevoir cette instruction qui leur permettra d'acquérir ces biens terrestres dont Dieu ne défend ni la recherche, ni la possession, pourvu qu'on en use avec l'esprit du vrai chrétien.

L'enfance et la jeunesse ne laissent guère leur attention se fixer sur d'aussi graves pensées. Il est bon, par conséquent, de les leur rappeler.

La reconnaissance leur en fait un devoir. Car, de toutes parts, on constate dans nos institutions d'enseignement, des améliorations considérables réalisées chaque année pour rendre nos collèges et nos écoles plus aérés, plus larges, plus confortables en un mot. Dans quel but tous ces travaux, toutes ces dépenses ? Afin de rendre l'étude plus facile, afin d'apporter à l'enfant une somme de bien-être physique plus grande, tout en développant son éducation morale.

C'est là une des conditions du progrès et nous applaudissons, dans cette pensée aux aménagements récents accomplis chez les Pères Jésuites, au Collège de Montréal, à l'Académie de la rue Sanguinet, comme aux constructions d'écoles nouvelles, telle que l'Académie Montcalm.

Tout cela est bien compris et très bien réalisé. Aux parents de se rendre compte des sacrifices que s'impose nos maisons d'enseignement : aux élèves eux-mêmes d'en témoigner leur reconnaissance par une attention soutenue, un zèle chaque jour plus grand pour profiter des bienfaits de l'éducation mise si libéralement à leur disposition.

Le temps n'est plus, où, comme on le rappelait il y a quelques mois aux fêtes du collège de l'Assomption, on devait aller cher-

cher l'eau de toilette à la rivière, où les salles étaient chauffées par un poêle insuffisant. Aujourd'hui, dans presque toutes nos institutions règne une propreté, un confort qui — disons-le hautement — fait envie aux établissements de ce genre en Europe.

Ce n'est pas seulement dans les bâtiments de nos écoles, dans notre matériel scolaire qu'ont été réalisées d'utiles améliorations. C'est aussi dans l'enseignement de nos collèges et de nos académies de tous genres. L'Exposition de Chicago offre à tous les visiteurs que n'aveugle pas l'esprit de parti ou de secte un exemple des progrès atteints par notre système d'instruction.

Voilà ce dont parents et élèves doivent être reconnaissants envers ce système si violemment et si injustement attaqué.

---

## LA REINE DES INSCRIPTIONS CHRETIENNES

---

Nous empruntons à la *Semaine Religieuse* de Bayeux, (France), les détails suivants sur la célèbre inscription donnée au Souverain-Pontife par le Sultan à l'ovation du Jubilé :

Parmi les présents qui ont été offerts au Souverain-Pontife à l'occasion de son Jubilé, l'un des plus remarqués et aussi l'un de ceux qui ont apporté le plus de joie au cœur du Saint-Père, ça été une pierre bien grossière au yeux du vulgaire, mais portant une inscription bien précieuse aux yeux de la science et de la foi.

Ce marbre, nos lecteurs le savent, lui a été présenté au nom de Sa Majesté le Sultan par Mgr Azarian, Patriarche de Cilicie ; il ira dans quelques jours enrichir le musée chrétien du Latran.

Il était, il y a quelques années encore, employé comme moëllon dans le mur d'une maison de basius de l'ancienne ville de Hiéropolis en Phrygie. Il en fut arraché par un voyageur anglais M. Ramsay. Il fut bientôt reconnu comme ayant appartenu au tombeau de saint Abercius qui vivait au second siècle après Jésus-Christ.

L'inscription qu'il porte était connue et publiée depuis longtemps, et le savant cardinal Pitra en avait démontré l'authenticité contre ceux qui l'avait suspectée. La découverte du marbre original ne permet plus aucun doute ni aucune contradiction. L'illustre commandeur Rossi, directeur du musée chrétien, appelle cette inscription « la reine des inscriptions chrétiennes. »

En voici la traduction, telle que la donne M. l'abbé Duchesne dans son savant article de la *Revue des Questions historiques* :

« Citoyen d'une ville distinguée, j'ai fait ce monument de mon vivant, afin d'y avoir un jour une place pour mon corps.

« Mon nom est Abercius ; je suis disciple d'un saint Pasteur qui fait paître ses brebis sur les montagnes et dans les plaines, qui a de grands yeux dont le regard atteint partout.

« C'est lui qui m'a enseigné les Ecritures fidèles...

« C'est lui qui m'a envoyé à Rome contempler la Majesté souveraine et voir une princesse aux vêtements et aux chaussures dorés.

« J'ai vu là un peuple qui porte un sceau brillant.

« J'ai vu aussi... la plaine de Syrie et toutes les villes, Nisibe au-delà de l'Euphrate. Partout j'ai trouvé des confrères...

« La foi m'a conduit partout ; partout elle m'a présenté en nourriture un poisson de source, très-grand et pur, œuvre d'une vierge sainte qui l'a donné et le donne sans cesse à manger à ses amis ; elle possède un vin délicieux qu'elle leur mélange et leur donne avec le pain.

« J'ai fait écrire ici ces choses, moi, Abercius, de mon vivant, à l'âge de soixante-douze ans. Que le confrère qui entend ces paroles prie pour Abercius. »

Saint Abercius vivait, avons nous dit, au commencement du second siècle. On peut donc faire remonter ce document presque aux dernières années de saint Jean l'Évangéliste. Les fidèles étaient alors soumis à la loi du secret ; aussi Abercius dit : « Que le confrère qui entend ces paroles prie pour moi. » Ce langage symbolique ne pouvait en effet être compris que par les seuls initiés. Pour nous, il est parfaitement clair.

Ce saint Pasteur, dont Abercius est le disciple et qui a voulu que son évêque fidèle allât visiter Rome, ce Pasteur qui a des brebis partout dans les plaines et sur les montagnes et dont le regard atteint également partout, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cette Majesté souveraine que saint Abercius trouve à Rome, cette princesse aux vêtements et aux chaussures dorés, c'est l'Église romaine, revêtue des insignes de la souveraineté, pour marquer sa suprématie au milieu des autres Églises.

Ce peuple marqué d'un sceau brillant, c'est le peuple chrétien marqué du sceau du Christ et héritier à Rome, dans l'ordre spirituel, des grandeurs de la Ville éternelle.

Ces confrères que saint Abercius a trouvés partout dans ses longs voyages, professant la même foi, pratiquant les mêmes rites, usant des mêmes symboles, ce sont les chrétiens déjà répandus par tout l'univers : « *In omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum.* Leur voix, disait saint Paul, affirmant la réalisation de la prophétie de David, leur voix est allée par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde. »

Enfin, ce poisson céleste qu'il a reçu partout, que la Vierge Marie a donné au monde et que cette autre vierge sainte, l'Eglise, donne chaque jour à ses amis, sous l'aspect du pain trempé dans un vin délicieux, qu'est-ce autre chose que la Sainte Eucharistie, dont le poisson était la figure, parce que, comme nous avons déjà eu occasion de l'expliquer, le mot *Ichtus* (poisson) en grec, se compose des initiales de ces mots : *Jésus-Christ, Fils de Sauveur* ?

Une pensée et des expressions toutes semblables se retrouvent dans une autre inscription, écrite pareillement en grec, trouvée en 1859 en France, dans la ville d'Autun, et commentée aussi par le cardinal Pitra. Ici le défunt, du nom de Pictorius, s'adressant au lecteur, lui dit : « *Toi, qui es le Fils du céleste poisson, surveille ton cœur saint et purifié par l'eau que te fournit la Sagesse. Reçois la nourriture du Sauveur, douce comme le miel. Mange avec désir en tenant le poisson dans tes mains.* » Ces derniers mots font allusion aux rites primitifs de l'Eglise, alors que les fidèles recevaient dans les mains le pain eucharistique.

Ces inscriptions, si bien d'accord entre elles, malgré la distance des lieux, et quoiqu'elles ne soient nullement apparentées, ont toutes deux un rapport frappant avec les précieuses peintures romaines du cimetière de Callixte, qui symbolisent l'Eucharistie. En effet, nous trouvons dans ces fresques le poisson nageant dans l'onde et supportant un panier rempli de pains, avec l'ampoule du vin consacré. On y voit encore le banquet mystique, où sept personnages se nourrissent de pain et de poisson. La scène solennelle du Saint-Sacrifice s'y reconnaît aussi avec le ministre de Dieu qui étend la main sur la table et transforme, par la consécration, le pain en poisson ou chair du Seigneur. L'Eglise, sous la forme d'une femme *orante*, assiste aux divins mystères. C'est évidemment la même femme qui est mentionnée dans l'inscription d'Abercius comme une vierge chaste fournissant aux fidèles la nourriture divine.

Ces deux textes épigraphiques des Gaules et de la Phrygie, leur



parfaite harmonie avec les peintures des catacombes romaines, constituent une preuve lumineuse de l'accord parfait de la foi professée en Orient aussi bien qu'en Occident au sujet du sacrement de l'Eucharistie dès le second siècle de notre ère.

C'est là un beau témoignage contre les protestants et en faveur de l'Eglise catholique, qui a conservé depuis les temps apostoliques le dogme de l'Eucharistie et l'a transmis intégralement jusqu'à nous ! Les vénérables monuments de l'antiquité viennent, de jour en jour plus nombreux et plus éloquents, confondre les novateurs et les hérétiques.

Le don qu'a fait Sa Majesté le Sultan au Saint-Père Léon XIII pour son Jubilé est donc, sans contredit, le plus beau qu'il pouvait choisir pour l'offrir au Chef suprême de l'Eglise.

Aussi le Souverain Pontife a-t-il répondu au discours de Monseigneur le Patriarche :

« Notre cœur se réjouit vivement en revoyant le Patriarche catholique des Arméniens, qui Nous est envoyé de nouveau avec une très-honorable mission de Sa Majesté Impériale le Sultan, auquel il a plu de Nous témoigner, en forme solennelle, sa joie souveraine en l'heureux évènement de Notre Jubilé épiscopal. Nous recevons avec la plus grande satisfaction les dons magnifiques que vous Nous offrez en son nom, notamment le cippe monumental qui, par son importance historique et religieuse, a une si grande valeur. »

---

## LA PETITE SŒUR DES PAUVRES (1)

---

Tête basse et cœur haut, grave même à vingt ans,  
 Epouse sans hymen et mère sans enfants,  
 N'a voulant que l'épine où tous cueillent des roses,  
 Elle va, sans fléchir, dans son rude chemin,  
 Les yeux levés au ciel, quand s'abaisse sa main  
 Vers nous, pour des vieillards moroses.

Pour sûr, vous l'avez vu, un jour, à votre seuil,  
 La sainte mendiante, en sa robe de deuil ;  
 Et vous avez compris sans qu'elle eût rien à dire.  
 ELLE ! Et c'était assez ; et vous étiez vaincus ;  
 Et de vos doigts jaloux, crispés sur vos écus,  
 Vous remplissiez sa tirolire.

---

(1) On sait qu'en vertu de cette révoltante iniquité qui s'appelle « droit d'accroissement » les Petites Sœurs des Pauvres de France ont dû payer au fisc, pour leur seule part, la somme de cent mille francs. C'est ce que l'on a appelé si bien « l'impôt sur la misère, » car elles ne possèdent absolument rien que les bâtiments qui abritent leurs vieillards, et pour tout le reste, ne vivent que d'aumônes.

Rien ne l'arrête ! Allègre, elle s'en va partout :  
 A la ville, au hameau ; glanant, ramassant tout,  
 Même pour des débris elle promet le ciel.  
 Puis rentre ; et pour ces vieux, fait de tout ce butin,  
 De ces restes pétris avec art, un festin,  
 Comme l'abeille fait son miel.

Mais c'est surtout l'hiver — la cruelle saison —  
 Quand tout manque à la fois dans sa grande maison,  
 Le vêtement, le pain, le feu, que cette mère  
 Saintement indiscrète, auprès de l'indigent,  
 Pour un plus pauvre encor, mendie un peu d'argent  
 Qu'il prélève sur sa misère.

Et ce miracle forme une chaîne sans fin ;  
 Il est de tous les jours — tous les jours on a faim —  
 Et demain n'est jamais assuré dès la veille.  
 DEMAIN ! Oh ! c'est le mot fatal, plein de noirceur ;  
 Le spectre ardent des nuits de la Petite-Sœur ;  
 L'affreux cauchemar qui l'éveille.

Songez donc ! Ils sont cent, deux cents, qu'il faut nourrir !  
 Aussi quand elle vient, tous ces vieux d'accourir  
 Ainsi que les petits, au nid, pour la becquée.  
 On chante ; elle, rieuse, en beau tablier blanc,  
 Tasse, et des éclopés règle le pas tremblant,  
 Et reprend la chanson manquée.

Et c'est, je vous assure, un spectacle bien beau.  
 C'est l'éternel amour sur un mode nouveau,  
 Inventé tout exprès pour notre siècle étrange,  
 Que ce roseau parmi ces chênes abattus,  
 Que cette violette en ces sentiers battus,  
 Que ce pur lis dans cette fange.

Dans cette fange ! Oh ! Dieu me garde de honnir  
 Les vieux ! Comme le prêtre, ils peuvent nous bénir :  
 Et la vieillesse pauvre est, pour tous, deux fois sainte.  
 Mais... la débauche aussi porte des cheveux blancs ;  
 Les séniles amour marchent à pas tremblant ;  
 La mort se boit avec l'absinthe.

Elle en a de ceux-là, la Sœur, et le sait bien.  
 Mais quoi ?... puisqu'ils sont vieux, qu'ils souffrent et n'ont rien,  
 Plus de pain, plus d'honneur, de parents, de patrie !  
 Elle n'attend rien d'eux — même un remerciement —  
 N'importe... ils renaîtront au chaud rayonnement  
 De son cœur de vierge attendrie.

Oh ! j'admire la sœur de charité mourant  
 Pour le pays, sans peur, toujours au premier rang,  
 Au moment où sa main, sur un blessé se pose.  
 C'est très français, c'est très chrétien et c'est très beau.  
 Dans l'encens de la poudre, aux frissons du drapeau,  
 On rêve d'une apothéose.

Mais la Petite-Sœur est petite surtout  
 Dans la mort. Un cercueil de sapin et c'est tout.  
 Quelques vieillards... et puis l'oubli qui seul demeure  
 Pour l'héroïne obscure, inconnue à cent pas.  
 J'aime mieux cette mort ; l'autre ne m'émeut pas.  
 Là j'applaudis, ici je pleure.

Si maintenant ce type est par vous incompris,  
 Si l'idéal sublime à vos regards surpris  
 Paraît laisser trop loin votre philanthropie,  
 Songez qu'un tel amour a son foyer, son lieu.  
 Et qu'on ne peut choisir, à vingt ans que pour Dieu,  
 Cette mort après cette vie.

Vous avez ri de tout, doctes. Votre scalpel,  
 Avec l'âme introuvable, a nié sans appel  
 Les saints, l'enfer, le ciel et l'immortalité ;  
 C'est que vous n'avez pu disséquer ce cœur d'or,  
 Vivant, surpris, alors qu'il palpait encor  
 Au souffle de sa charité.

E. D.

N'ajoutons qu'un mot à ces beaux vers : c'est que, en matière de dévouement, toutes nos Sœurs se ressemblent, et à chacune d'elles peut s'appliquer en stricte vérité le vers du poète :

Ne voulant que l'épine où tous cueillent des roses.

---

## LES COLLEGES CLASSIQUES DU DIOCESE DE MONTREAL

### Le Collège de Montréal.

(Suite).

On ne peut, assurément, rêver une plus belle situation que celle du Collège de Montréal, rue Sherbrooke.

A mi-côte de la Montagne qui domine la ville, et l'abrite des vents du nord, il réalise une des premières conditions exigées pour les établissements scolaires : la salubrité. Cette partie de la ville qui, au moment de la construction du Collège n'était que la campagne, est recherchée aujourd'hui par tous ceux qui désirent un air pur, le calme et la tranquillité. De vastes jardins, disposés en terrasses aux pentes gracieuses, forment une large ceinture isolante autour des bâtiments dérobés aux regards par des bouquets de bois touffus.

Parlerons-nous du splendide panorama que l'on embrasse du Collège ?

Il a inspiré nos poètes et nos artistes. N'est-il pas, en effet, un des plus beaux que l'on puisse rencontrer sur le parcours du St-Laurent, si riche en grands effet scéniques et en tableaux imposants. Nous n'en referons pas la description dans cette étude consacrée plus spécialement à l'histoire du collège. N'oublions pas que le paysage n'est qu'un accessoire, quelque gracieux et charmant qu'il puisse être.

\* \* \*

Il est nécessaire, pour se rendre compte des diverses phases qui ont précédé l'établissement définitif du collège dans l'emplacement actuel, de rappeler les événements qui firent croire un instant en 1861 à la possibilité d'un conflit entre l'Angleterre et les Etats-Unis. C'était au début de la guerre de sécession. La lutte venait de s'engager entre le Sud et le Nord. L'Angleterre ne dissimulait pas l'inquiétude que lui causait cette lutte. Elle voyait avec anxiété le moment où ses fabriques ne recevraient plus le précieux coton qui les alimentait et enrichissait leurs propriétaires. Le blocus, par la flotte du Nord, des ports du Sud augmenta ses craintes. Les rapports devinrent extrêmement tendus et l'incident du paquebot le *Trent* prit un instant une tournure grave. On envoya immédiatement des soldats au Canada, et il fallut aménager promptement tous les locaux disponibles ou en trouver d'autres sur-le-champ. A Montréal l'administration de la guerre jeta les yeux sur le Petit-Séminaire.

Une entente intervint entre les Messieurs de St-Sulpice et le gouvernement anglais qui prit immédiatement possession du collège au mois de décembre 1861. On y voyait un avantage, comme nous l'avons déjà dit, parce que le quartier de la rue du Collège se trouvait trop bruyant et trop affairé pour un établissement scolaire. Mais on n'avait pas prévu un changement aussi rapide.

A la Montagne, les Messieurs de St-Sulpice avaient commencé à construire d'importants bâtiments dès 1854, dans le but d'y transférer leurs élèves du Séminaire, qui s'y étaient installés en 1857.

Les constructions consistaient à cette époque dans l'aile occidentale et le bâtiment principal du grand séminaire actuel. On décida d'affecier, pour la plus grande partie, ce dernier corps de bâtiment aux élèves du Collège. L'aile orientale n'était pas encore achevée intérieurement et on ne put utiliser que les dortoirs au quatrième étage.

Ce fut là qu'ils furent reçus au mois de février 1862, après un mois et demi de vacances, parfaitement accueillies d'ailleurs, car elles coïncidaient avec les fêtes de Noël et du premier de l'an, toujours très suivies en notre pays.

Les élèves du collège revenaient ainsi prendre possession du terrain sur lequel avaient été établies en 1677 les premières écoles des enfants sauvages. Ils retrouvaient là un des souvenirs historiques les plus anciens de Montréal et la vue des deux tours qui défendaient contre les Iroquois cette partie de Ville-Marie leur rappelait l'origine de la colonie et les vaillants combats soutenus par leurs pères au temps de la domination française.

Ces deux tours ont été pieusement conservées et sous les paisibles ombrages des planes et des érables qui les abritent, elles ont encore un air imposant.

Transformée aujourd'hui en oratoire, celle de droite donne asile à deux tombeaux qui méritent une mention spéciale, et nous reportent à l'époque de la fondation du village de la Montagne.

Voici l'inscription qu'on y a placée.

« Ici reposent les restes mortels de François Thoronhongo, huron, baptisé par le Rév. P. Brebœuf. Il fut par sa piété et par sa probité l'exemple des chrétiens et l'admiration des fidèles. Il mourut âgé d'environ 100 ans le 11 avril 1690. »

La seconde inscription nous annonce que là aussi ont été déposés les restes de « Marie Thérèse Gannensagouach, maîtresse d'école à la Montagne, morte le 25 novembre 1695 à l'âge de 26 ans. »

On n'a point oublié la création par la Mère Bourgeois des écoles de la Montagne dont M. l'abbé Faillon, dans son intéressante histoire, a retracé les émouvants débuts, la vie exemplaire du huron converti Thoronhongo, les vertus de sa fille Gannensagouach et la fin pieuse de son fils qui, au moment de sa mort, dut à ses prières d'être éclairé par la grâce.

(A suivre).

---

## A V I S

---

Archevêché de Montréal, 6 septembre 1893.

L'oraison *ad petendam serenitatem* n'est plus de précepte.

Par ordre de Monseigneur,

ALF. ARCHAMBEAULT, chan., *Chancelier.*

## CHRONIQUE

**\*\*** Samedi dernier, Monseigneur l'archevêque a conféré la tonsure à MM. A. Duplessis, J. Manseau, L. Brunet, J. E. Bélair, J. E. Paré.

Dimanche, dans l'église de l'Immaculée Conception, Monseigneur l'archevêque a fait les ordinations suivantes :

*Tonsure* : MM. Ad. Vaillant, A. Gagnier, L. A. Bourgeois, J. A. Mireault, B. Tellier, E. Benoit, E. Labelle, Frs Doyle, J. A. Chapdeleine, J. O. Guilbault, G. Damerval, tous de la société de Jésus

*Ordres-Mineurs* : Les mêmes plus MM. Dubreuil et Perreault.

*Prétrise* : MM. A. Arbour, C. Robillard, J. Thibaudeau, R. Pelletier et les RR. PP. L. Cotter et Jos. Blain, S. J.

**\*\*** Par décision de Monseigneur l'archevêque, ont été nommés :

M. Pierre Giroux, curé de St-Hubert ; M. Ph. St-Pierre, curé de St-Sauveur ; M. J. O. Roussin, curé de Ste-Adèle ; M. G. Charrette, vicaire à St-Vincent de Paul ; M. D. Labrèche, vicaire à St-Vincent de Paul, à Montréal ; M. A. Desjardins, vicaire à St-Jérôme ; M. D. Desroches, vicaire à St-Bruno ; M. J. Cabana, vicaire à Laprairie ; M. A. Champoux, vicaire au Sacré-Cœur ; M. J. Thibaudeau, vicaire à St-Roch de l'Achigan ; M. R. Pelletier, vicaire à St-Jacques le Mineur ; M. C. Robillard, vicaire à St-Guthbert.

M. J. Cardin, a été nommé préfet des études au collège de Varennes.

**\*\*** *Le monument de Maisonneuve.* — On a placé solennellement lundi dernier la première pierre du piedestal destiné à recevoir la statue du fondateur de Montréal, l'illustre et pieux de Maisonneuve. Cette cérémonie s'est accomplie au milieu d'un grand concours de notabilités de cette ville, des deux nationalités française et anglaise. M. le juge Pagnuelo, M. le maire Desjardins, M. Murphy ont prononcé d'éloquents paroles pour rappeler le souvenir de l'homme, inspiré de Dieu, qui jeta les premiers fondements de Ville-Marie, de la cité reine du Canada, fière de reconnaître, dès son origine, la très sainte Vierge pour sa haute *Suzeraine*.

**\*\*** *La fête du travail.* — Lundi dernier avait lieu à Montréal la fête du travail qui depuis plusieurs années est célébrée par les divers corps de métiers. Cette année, répondant au vrai sentiment chrétien de notre population ouvrière, les organisateurs de la fête ont décidé d'entendre, au commencement de la journée, une messe à Notre-Dame.

La chapelle du Sacré-Cœur à Notre-Dame s'est trouvée remplie par de nombreux ouvriers en tête desquels on voyait M. le maire de Montréal et les principaux chefs de la manifestation du jour, revêtus de leurs insignes. M. l'abbé Marre a dit une messe basse, pendant laquelle les accords harmonieux de l'orgue alternaient avec des cantiques en l'honneur de la sainte Vierge.

M. le supérieur du séminaire a prononcé une courte allocution, pleine de chaleur, pour souhaiter la bienvenue aux délégués et dans une brillante improvisation a fait l'éloge du travail, qui est dit-il, à la fois un devoir, une richesse, et un honneur.

\* \* \* *Congrès Catholique de Chicago.* — Lundi dernier, a été ouvert, à l'Exposition Colombienne, dans les grandes salles du Palais des arts, le Congrès Catholique dont nous avons déjà parlé. Plus de 3,500 personnes y assistaient ; les délégués occupaient le centre et les spectateurs remplissaient les galeries. Parmi les prélats on remarquait le cardinal Gibbons, les archevêques de Chicago, de Philadelphie, de St-Paul, de Dubuque, de la Nouvelle-Orléans, etc. Plusieurs adresses furent présentées au cardinal Gibbons par M. Bonney, et M. T. B. Briand, représentant l'administration de l'Exposition Colombienne.

Le discours prononcé par le cardinal Gibbons a été accueilli avec le plus vif enthousiasme. M. le juge J. O'Brien de New-York a été élu président temporaire.

Le Souverain-Pontife avait, par une lettre adressée au cardinal, envoyé sa bénédiction aux membres du Congrès. Nous aurons l'occasion de parler des importantes questions qui ont été traitées dans cette imposante réunion.

\* \* \* Une commission canonique, chargée de préparer le procès en canonisation du B. P.-L. M. Chanel, a été formée à Belley Elle entendra les témoins des faits extraordinaires obtenus par l'intercession du Bienheureux et postérieurs à sa béatification.

\* \* \* La Congrégation des Rites a tenu, ces jours derniers, une séance dite préparatoire pour l'examen en seconde instance, — en attendant la séance définitive devant le Pape, — sur l'authenticité des miracles proposés pour la béatification du Vénérable Bernardin Realini, prêtre profès de la Compagnie de Jésus.

\* \* \* *Les causes du curé d'Ars et du P. Chanel.* — Son Eminence le cardinal Zigliara, ponent de la cause de béatification du V. Vianney, étant décédé le 11 mai a été remplacé par Son Eminence le cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté Léon XIII. Le cardinal-vicaire avait lui même exprimé le désir de succéder au cardinal Zigliara.

Un important travail relatif à la cause de béatification vient d'être terminé. Le Postulateur a écrit qu'on était à la veille des jugements définitifs, et qu'au mois de janvier ou de février, aurait probablement lieu la première Congrégation, dite Congrégation anté-préparatoire.

\* \* \* Léon XIII, malgré son grand âge, n'a pas souffert des fortes chaleurs qui ont fait fuir de Rome, pendant les jours de la canicule, les gens aisés et les fonctionnaires. Le thermomètre marquait 34 degrés à l'ombre dans les jardins du Vatican. Le Pape se trouve dans cette température comme dans son élément et se porte à merveille ; et pourtant, quoiqu'on en ait dit, il n'est pas encore installé dans la tour Léonine, qui vient d'être restaurée,

embellie et ornée de fresques superbes, les règles de l'hygiène ne lui permettant pas encore d'habiter ce local trop fraîchement réparé. Ce qu'il y a de plus mauvais au Vatican, c'est l'air, qui a toujours passé pour malsain dans cette saison. Voilà pourquoi les papes s'étaient fait construire, pour la saison d'été, ce palais du Quirinal dont la cour d'Italie s'est emparée.

\* \* \* *Bénédictio de la statue de saint Joachim.* — Son Em. le Cardinal Parocchi, vicaire général de Sa Sainteté, s'est rendu vendredi 18, à six heures, sur le chantier de l'église de Saint-Joachim et a procédé à la bénédiction solennelle de grande statue en bronze qui doit être érigée sur le portique de cette église. De nombreux prélats et ecclésiastiques assistaient à la cérémonie qui a fait une profonde et heureuse impression sur toute la population des *Prati di Castello*. La construction de ce monument, dont l'architecture est une merveille remarquable, même au milieu des trois cents églises de Rome, est, on le sait, le présent filial, nous allions dire intime, du monde catholique au Souverain Pontife, à qui est toujours pieusement cher le nom de Joachim, malgré la splendeur universelle de celui de Léon XIII.

\* \* \* On sait que M. Brudigou s'est donné et dépensé, avec la bénédiction du Saint-Père, pour édifier, aux « Prati di Castello, » l'église de Saint-Joachim. Voilà une grande œuvre. Mais une église n'est pas un monument isolé, solitaire et morne comme les pierres qui la composent : elle doit attirer et vivifier ; elle doit grouper autour d'elle la société et l'action des âmes du bon Dieu : elle doit être un centre de vie chrétienne et sociale. C'est ce qu'a pensé et voulu M. l'abbé Brudigou ; et voici qu'autour du temple et dans le temple, s'organisent ou fonctionnent déjà des œuvres de vie. Indiquons : l'école cléricale, la maîtrise des chants religieux, la salle d'asile, la crèche, la congrégation de persévérance pour les jeunes filles, les cathéchismes, la salle de consultations médicales gratuites ; deux ouvroirs, l'un payant, l'autre gratuit ; l'adoration réparatrice perpétuelle diurne pour tous les fideles, nocturne pour les hommes.

\* \* \* *Le Vœu d'abandon.* — On lit dans la *Semaine Religieuse de Laval* : « A propos d'un opuscule intitulé le *Vœu d'abandon*, le Père général des Franciscains écrit :

« En ce qui concerne l'opuscule le *Vœu d'abandon*, vous devez en empêcher la diffusion et interdire la pratique des choses qui y sont contenues. Deux théologiens de notre Ordre et un théologien de l'Ordre des Dominicains ont été chargés, par mes soins, d'examiner ledit opuscule. Ils ont jugé qu'il ne contenait point d'erreurs, mais des nouveautés, des choses dangeuses et pratiquement impossibles. Ainsi, autant que vous le pourrez, vous vous y opposerez, même en mon nom et par mon autorité... » (Lettre du Révérendissime Père Général au T. R. P. Thomas, ministre provincial).

\* \* \* *Les élections en France.* — Les élections en France ont donné la victoire au parti républicain et aux socialistes. La chambre



nouvelle contient 513 républicains de toute nuance, et 66 conservateurs.

C'est un échec pénible pour ceux qui espéraient voir triompher les idées d'apaisement et avaient si noblement répondu à l'appel du Souverain Pontife. Nous empruntons à l'*Univers de Paris* les réflexions suivantes qu'il publie à ce sujet :

« Catholiques avant tout, constitutionnels, monarchistes ont éprouvé des pertes sensibles. Le groupe le plus rudement frappé, bien qu'il ne soit pas sérieusement atteint quant au nombre, est le groupe purement catholique : nous perdons notre chef, le comte Albert de Mun. Un avocat républicain, M. Le Clech, l'emporte sur lui à 233 voix de majorité. Les royalistes, qui dans les précédentes élections avaient donné à M. de Mun environ 2,000 suffrages, se sont abstenus. On le voit par la diminution du nombre des votants...

« Les « ralliés », n'ont pas été repoussés comme « ralliés », mais comme monarchistes. Et cela, grâce aux efforts des meneurs de la droite et de la gauche répétant à l'unisson à la masse électorale que les constitutionnels et même les catholiques n'étaient pas sincères dans leur acceptation de la République. Ce coup de Jarnac a réussi.

« Mais si catholiques et constitutionnels n'ont pas à se féliciter du scrutin, s'il est probable que leurs gains, même quant au nombre, ne compenseront pas leurs pertes, s'en suit-il qu'ils soient vaincus ? Non, car ils voient progresser leurs idées. Il est déjà certain, en effet, que la majorité nouvelle sera moins sectaire que ne l'était l'ancienne. Le progrès du mal est arrêté ; c'est un premier profit, et d'autres le suivront. Nous espérons mieux, et nous aurions eu, certainement, beaucoup mieux si tout le monde avait fait son devoir. Ne cessons donc pas de compter sur l'avenir.

« Le premier résultat de la politique catholique, telle que la veut l'Encyclique, aura été d'amener les républicains de gouvernement à nous promettre la paix. Restons sur ce terrain et nous arriverons aux réparations. »

---

## AUX PRIERES

---

Sr Stanislas, née Zoé Masson,

Sr Marie-Athanase, née Geneviève Piette,

Sr Florent, née Pacifique Elisabeth Guérin, toutes trois de la Providence.

Sr Cécilienne, née Marthe Guénette, des sœurs de Ste-Anne.

Sr Ste Celse, née Emélie Balthazard, de la Cong. N.-D.

Sr Ste Couronne de Jésus, née Alphonsine Perron de la C. N. D.

Dme veuve Lauzon, Mascouche.